

CÉDRIC
LAGANDRÉ

LA SOCIÉTÉ
INTÉGRALE

CLIMATS

LA SOCIÉTÉ INTÉGRALE

DU MÊME AUTEUR

L'Actualité pure, essai sur le temps paralysé, PUF, 2009.

Cédric Lagandré

LA SOCIÉTÉ INTÉGRALE

CLIMATS

Les références des ouvrages cités
dans le texte se trouvent dans la bibliographie, page 89.

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2009.

CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-0812-2041-6

« Ces éléments [dont la cristallisation a abouti au totalitarisme] ne cessent pas d'exister dès lors qu'un ou que tous les régimes totalitaires ont été vaincus. [...] Si les puissances extra-européennes du monde entier, à qui il a fallu six ans pour vaincre l'Allemagne hitlérienne, avaient saisi ces éléments, elles n'eussent pas favorisé le rétablissement du statu quo complet en Europe – avec les anciens systèmes politiques des classes et des partis qui continuent, comme s'il ne s'était rien passé, à se désintégrer et à préparer le terrain pour des mouvements totalitaires. Et elles n'eussent pas manqué d'accorder toute leur attention à l'accroissement d'une population constituée de réfugiés, ainsi qu'à l'extension de l'état d'apatride. »

Hannah ARENDT, *La Nature du totalitarisme*.

1.

NOUS NE SOMMES PAS QUITTES DU NAZISME

L'histoire ne sert à rien, ou plutôt ne sert qu'au pouvoir, si elle ne se donne pas pour tâche de relativiser le présent, d'en démasquer la contingence, là où le discours autorisé s'efforce de le rendre nécessaire. Sans recul historique, la fatalité du présent décourage l'action humaine. La fatalité n'entre pas dans le champ proprement politique des choses sur lesquelles on a prise et dont on délibère. Aussi le savoir historique est-il immédiatement politique : l'histoire, entendue comme récit, sert à faire valoir le caractère historique du présent, c'est-à-dire son appartenance à l'histoire entendue comme processus. En montrant que le présent n'est pas tombé du ciel, mais qu'il est au contraire devenu, qu'il a surgi d'une multiplicité de causes, on le fait entrer dans le champ politique de la parole et de l'action, c'est-à-dire de la liberté humaine.

Or le monde contemporain a beau multiplier les commémorations des drames de masse du XX^e siècle, il s'efforce dans un même temps de maintenir ces drames

dans le champ de l'affectivité et de l'émotion. En ce sens du moins, le savoir historique, tel qu'il parvient au grand nombre, n'est que le savoir du pouvoir. Parce qu'en lui est enveloppée l'idée qu'on est quitte de l'horreur nazie, il contribue à légitimer l'organisation contemporaine du pouvoir. L'effroi qu'on éprouve devant le monstrueux conforte toujours un peu plus la normalité du présent. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est que le présent historique, le présent commun, partagé, est toujours, d'une certaine manière, *relativement normal*. Pour la simple raison que le présent, c'est là où j'habite ; il conserve donc toujours en lui la petite familiarité de la maison, à côté de quoi le passé semble prodigieusement bizarre. La normalité n'est qu'un effet de l'habitation du monde, puisque toute situation présente, dans l'évaluation que j'en fais, suppose un pire aussi bien qu'un mieux : elle se trouve donc toujours, d'une certaine manière, *au milieu*, normalité coincée entre deux extrêmes. Tout homme répugne justement, s'il a quelque commerce avec son époque, à la juger monstrueuse. Le nazisme aussi, dans la quotidienneté de son exercice, et pour nombre d'Allemands, devint assez vite relativement normal, c'est-à-dire sitôt qu'ils purent le situer entre un pire et un mieux, par quoi se trouvait tempérée sa délirante singularité. Et quand on s'indigne de l'apathie du peuple allemand sous le joug du nazisme, quand on se répète avec stupeur son étrange excuse – « on ne savait pas » –, on oublie qu'aucun événement, quand il est présent, quand il arrive, n'apparaît jamais dans sa totalité, déplié comme sous l'œil de l'historien. S'il arrive, cet événement, c'est

qu'il n'est pas encore tout à fait arrivé. La totalité, clairement détachée de ce qui la précède et de ce qui la suit dans l'histoire, apparaît toujours trop tard.

En isolant le nazisme dans une image dont la monstruosité est évidente, et dont la répétition pure et simple est impossible, on se rend incapable de discerner, dans la banalité quotidienne de son exercice, les dispositifs par lesquels il se rendait, aux yeux de ses contemporains, relativement normal. Ou bien il faut considérer que les Allemands d'alors étaient intégralement aussi fous qu'est folle cette image. Et on se rend également incapable de discerner dans le présent l'éventuelle postérité de ces dispositifs. Il faut donc que le savoir historique, comme contre-savoir, fasse apparaître à l'avance la monstruosité future de notre présent, et laisse affleurer, sous la normalité de notre rapport au monde, l'anormal auquel nous nous sommes « faits », que notre commerce quotidien pacifie, neutralise, accommode.

De quelle anormalité nous sommes-nous accommodés ? Quelle est la bizarrerie de notre normalité ? Quel sera l'inouï sous lequel les temps futurs, s'il y en a, percevront les temps actuels ? Ou encore, pour spécifier la question : qu'est-ce qui, dans les dispositifs de pouvoir contemporains, n'a pas réglé ses comptes avec le nazisme ?

Bien sûr, toute comparaison sérieuse avec les régimes totalitaires, et avec le nazisme en particulier, paraît d'abord insultante pour ses victimes. Il y a un monde entre le nazisme et nous, et c'est manquer la nature du nazisme que d'en nier le caractère incomparable. Mais il n'est pas moins dangereux, d'un point de vue politique, de réduire le nazisme à la figure grotesque de

Hitler, ou encore, comme c'est souvent le cas, d'en faire assumer tous les aspects par sa conséquence la plus visiblement monstrueuse, l'extermination méthodique des Juifs. Comme si le nazisme n'était pas monstrueux sans cela, comme si cette conséquence n'en était qu'une « dérive ». L'extermination des Juifs, qui a élevé si haut le niveau d'horreur auquel pouvait se hisser l'action humaine, fournit une compensation émotionnelle à l'absence de pensée historique sérieuse. Car si d'aventure on voulait méthodiquement mettre entre parenthèses l'extermination des Juifs, si on voulait bien imaginer par exemple que le nazisme eût été renversé avant la mise en œuvre de la solution finale, ne devrait-on pas trouver dans le nazisme lui-même, dans l'ordinaire de son exercice, une barbarie moins patente, dont il serait plus difficile de s'exonérer ?

Il faudra donc, en se rendant sourd au discours halluciné que l'Occident tient sur lui-même, ainsi qu'aux institutions juridiques et politiques qui en sont le voile, analyser cet « ordinaire » de l'exercice du pouvoir, repérer les rouages par lesquels l'inouï devient la norme. De mettre le nazisme en regard du monde contemporain permettra de mieux mesurer ce qui se joue aujourd'hui, quel genre d'homme est produit et par quels dispositifs, au sens que donne Foucault à ce terme, c'est-à-dire de mécanismes, de savoirs, d'énoncés grâce auxquels « le pouvoir transite par l'individu qu'il a constitué ». Car le pouvoir non seulement produit les individus, mais il les produit comme relais du pouvoir : l'individu « normal », adéquat aux normes qui le produisent, est en même temps pour autrui la mesure de sa propre normalité. Aussi ne doit-on pas, comme le fait le

libéralisme, opposer la « société civile », espace prétendument libre de tout pouvoir, aux contraintes explicites de l'État et de la loi. D'abord parce que la « société civile » n'est pas immédiatement « civile » : soit qu'avant l'instauration d'un intérêt commun elle ne soit qu'un agrégat aléatoire d'intérêts privés en guerre les uns contre les autres, soit que ses membres, faute d'une distance suffisante à l'égard du groupe clos, clan ou famille, ne soient pas encore des individus, c'est-à-dire ne s'apparaissent pas à eux-mêmes libres à l'égard du groupe. Mais davantage encore parce que l'organisation civile et juridique, dans les formes classiques de la représentation, a précisément pour rôle de faire apparaître et d'objectiver les pouvoirs sauvages et inapparents que les individus, dans toute société humaine, exercent les uns sur les autres. L'affaiblissement de l'État ne signifie donc pas l'affaiblissement du pouvoir, mais simplement la difficulté croissante pour l'individu de le repérer comme pouvoir. Il n'y a aucune raison d'être surpris que cela soit la société elle-même, c'est-à-dire en réalité les masses, qui impose aujourd'hui au politique un régime dont les fins convergent avec celles des systèmes totalitaires. Mais, habitués que nous sommes à associer le nazisme à la folie d'Hitler, nous sommes enclins à penser que le but totalitaire n'est abominable qu'au regard des moyens mis en œuvre pour l'atteindre. Que ce but puisse être théoriquement atteint sans terreur, sans violence matérielle apparente, avec l'appoint par exemple de médias infiniment plus puissants que ceux dont disposaient les totalitarismes du siècle dernier, doit pourtant suffire à justifier qu'on

interroge le totalitarisme du point de vue de sa fin. Quelle est cette fin ?

D'un point de vue très général, le but du totalitarisme, dans ses dispositifs réels, dans le tissu même de son exercice, fut de produire un corps social *intégral*, parfaitement soudé, saturé de coutures, c'est-à-dire une société sans sujets, sans conflit ni diversité, immédiatement mobilisable dans son intégralité. Or, c'est à certains égards ce même but que la société de contrôle à laquelle nous consentons quotidiennement est *tentée*, en vertu de sa structure propre, de poursuivre. Elle dispose à cette fin d'une part de techniques policières d'enregistrement du réel telles que, si les nazis en avaient joui, elles auraient rendu la Résistance impossible, et d'autre part de techniques de séduction tellement puissantes qu'aucune résistance n'est même plus désirée ni désirable. La pacification radicale par laquelle on émousse les angles obtus des singularités peut se faire aujourd'hui sans forceps : est-elle plus souhaitable pour autant ?

Sans doute, nous ne sommes pas nazis, le nazisme étant en lui-même une singularité historique non reproductible. Et cependant, si l'action politique fait aujourd'hui face à un découragement massif, peut-être est-ce en vertu d'une conscience plus ou moins claire que ce qui se joue, sous telle ou telle décision politique, tel décret, telle fluctuation de l'opinion, c'est une trame historique profonde, dont le nazisme lui-même était fait, et dont nous ne sommes pas quittes : une manière profondément nouvelle de faire de la politique, de la politique sans l'homme, de la politique dépolitisée, technicisée, gestionnaire. Toute victoire politique locale

semble destinée à s'y noyer, comme tout le reste, tant brille à l'horizon, désormais incontestée, la loi souveraine, « naturelle », de l'accélération d'une histoire qui n'a plus besoin des hommes.

2.

DE L'HISTOIRE FAIRE TABLE RASE

Composition et mise en pages



N° d'édition: L.01EHBN000257.N001
Dépôt légal : septembre 2009

CÉDRIC LAGANDRÉ

LA SOCIÉTÉ INTÉGRALE

Nous partageons malgré nous avec les totalitarismes le rêve utopique d'une sociabilité pure, d'une société intégrale et sans histoire, dans les deux sens du terme. Jamais les sociétés ne se montrèrent moins violentes et plus dociles, et jamais pourtant la tranquillité, et la police qui la garantit, ne furent à ce point désirées. Le totalitarisme s'assignait pour but de produire un corps social intégral, parfaitement soudé, saturé de coutures, c'est-à-dire une société sans sujets, sans conflit ni diversité, immédiatement mobilisable dans son intégralité. Or, c'est à certains égards ce même but que la société de contrôle à laquelle nous consentons quotidiennement est tentée, en vertu de sa structure propre, de poursuivre.

De quelle anormalité nous sommes-nous accommodés ? Quelle est la bizarrerie de notre normalité ? Quel sera l'inouï sous lequel les temps futurs, s'il y en a, percevront les temps actuels ?

CLIMATS

Prix France : 12 €
ISBN : 978-2-0812-2041-6



Extrait de la publication